

# LA MORT DE ROUGET

(Troisième partie de *La Mort d'un Forçat*)

## I

Cependant le Potard, avec sa nature énergique et vaillante, ne voulait pas ainsi revenir à Noirmoutier sans avoir rien fait pour ses amis.

Ce qui l'irritait surtout, c'était de penser que M. Tuloup, le vrai coupable, l'assassin, vivait tranquille à Châteaubriant, alors que Jean, innocent, était réduit à fuir devant la police, et que Françoise pleurait à la Fresnaie.

—La justice des hommes se trompe, murmura-t-il, il faut agir pour elle.

Et de sanglantes pensées se présentèrent confusément dans l'esprit de cet homme, qui ne redoutait rien ici-bas.

Mais, peu à peu, des pensées firent place à d'autres, d'un caractère différent.

Un sourire éclaira sa physionomie.

Puis, tout à coup, il se releva :

—C'est cela, murmura-t-il, d'un air satisfait ; essayons toujours ! On a vu des choses plus difficiles réussir.

La résolution prise par Eugène devait séduire cet audacieux braconnier, car ce fut d'un pas résolu, et presque en courant, qu'il revint jusqu'à la ville.

A l'issue des vêpres, vers trois heures et demie, le sacristain Pierre Beuregard rentra paisiblement à son logis, accompagné de la mère Jeanne, lorsqu'il remarqua avec étonnement un homme qu'il ne connaissait point et qui stationnait sur la petite place, en paraissant l'attendre.

En l'apercevant, Pierre dit à sa femme :

—Tiens, vois-tu ce monsieur ? je parie que c'est encore la justice qui vient nous inquiéter pour notre fils.

—Hélas, murmura Jeanne, c'est bien possible, ils courent tous après lui !

Au même instant, l'inconnu s'approcha avec hésitation :

—Ne seriez-vous pas, dit-il, monsieur et madame Beuregard ?

—Oui, monsieur, répondit le vieux.

—J'ai quelques mots à vous dire, au sujet de votre fils Jean.

La mère Jeanne croisa les mains.

—Jésus ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, tu l'avais bien dit, Pierre. Le Potard la regarda étonné, en se dirigeant vers la porte :

—Vous l'aimez bien, votre fils, lui demanda-t-il.

—Si je l'aime, monsieur !

—Eh bien, alors, ne vous inquiétez donc pas, je vous apporte de ses nouvelles.

Le père et la mère Beuregard, au moment d'ouvrir leur porte, se retournèrent effarés.

Ils craignaient un piège.

—Entrons, entrons vite, dit le Potard, on peut nous observer ici.

Le cordonnier ouvrit et referma sa porte en tremblant. Quant à la mère Jeanne, pouvant à peine se soutenir, elle tomba sur un siège.

Le père Beuregard, pâle comme un mort, eut cependant la force d'offrir une chaise au visiteur, puis il s'assit lui-même en face d'Eugène, avec une gravité résignée qui fit l'admiration du farouche homme des bois.

—Qui êtes-vous, monsieur, demanda le sacristain, et que nous voulez-vous ?

Aussitôt le Potard recommença le récit qu'il avait fait à Françoise, pendant que le père et la mère Beuregard qui ne pouvait pas douter de la vérité du récit qu'on leur faisait pleuraient à chaudes larmes.

Eugène n'omit qu'un trait : celui qui concernait la lettre envoyée par Jean à la Fresnaie, parce qu'il vit bien que cet

incident n'était pas connu des vieillards et qu'il crut inutile de leur révéler.

Quand il eut achevé, Jeanne Beuregard tomba à genoux en joignant les mains.

—Oh ! monsieur, s'écria-t-elle, vous qui l'avez déjà fait sortir du bagne, vous qui avez arraché mon fils à la justice et qui l'avez rendu à la liberté, sauvez-le tout à fait et rendez-le nous.

La pauvre femme croyait déjà au Potard une puissance supérieure.

Il sembla qu'elle n'avait pas tort, car, avec un aplomb imperturbable, Eugène répondit gravement.

—J'y songe, madame !

Le père et la mère Beuregard se redressèrent à la fois.

—Comment cela, dirent-ils, pourriez-vous vraiment ?...

—Peut-être... mais, dites-moi, n'y a-t-il pas ici quelqu'un en qui vous ayez toute confiance ?

Pierre regarda Jeanne.

—Oui, dit-il, il y a M. le curé.

—M. le curé !

—Oui, il fera tout ce qui dépendra de lui pour prouver l'innocence de notre fils, je le connais assez pour être sûr de son énergie et de sa bonne volonté.

Le Potard parut quelque peu embarrassé ; l'idée de s'adresser au curé pour exécuter le plan qu'il avait conçu lui sembla étrange. néanmoins, il garda le silence et parut réfléchi.

Les vieillards l'observaient anxieusement.

Presque au même instant, on frappa à la porte.

—Tiens ! dit Pierre si c'était lui !

—Probablement, reprit la mère Jeanne, il vient tous les dimanches à cette heure-ci nous distraire et nous consoler.

—Peut-on se fier à lui et tout lui dire ? demanda le Potard.

—Oh ! oui, comme à nous-mêmes.

—Bien, laissez-moi faire.

Pierre alla ouvrir.

Ou entendit aussitôt la bonne grosse voix du curé de Châteaubriant :

—Que faites-vous donc ainsi enfermés à double tour ?

—Entrez donc, monsieur le curé, vous n'êtes point de trop.

M. le curé entra ; c'était un homme de cinquante ans environ, fort et vigoureux.

En apercevant Eugène, il s'arrêta court :

—Vous avez du monde ? je vais me retirer.

Le Potard s'avança et, s'inclinant :

—Non, monsieur le curé, dit-il, car je vous apporte des nouvelles d'un ami.

Aussitôt le père Beuregard, toujours prudent, alla fermer la porte.

—Quel ami ? demanda le bon prêtre étonné.

—Jean Beuregard.

—Ce n'est pas possible ?

—Si, j'étais avec lui avant-hier à Noirmoutier.

—Il est donc à Noirmoutier ?

—Oui, avec Louis Rouget, le braconnier.

—Toujours libre ?

—Oui.

—Grand Dieu ! si M. le juge de paix vous savait ici ?

Le Potard crut devoir cette fois encore taire l'incident de la lettre.

—Je vous en prie, monsieur, puisque vous êtes venu de si loin, dites-moi comment vous avez vu notre ami Jean.

Le Potard fit pour la troisième fois son récit sans entrer cette fois dans tous les détails.

Quand il eut achevé, le curé le remercia chaudement :

—Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il, notre ami est innocent, il a été faussement accusé et condamné par erreur, il faut établir son innocence, mais où trouve-t-on des preuves certaines ?

—C'est à quoi il faut s'employer sans retard, monsieur le curé.

—Nous ne faisons que cela depuis longtemps, mais nous ne trouvons rien ; il n'y a que de vagues présomptions...